

Qu'est-ce que sourire ?

Sourire, c'est adresser quelque chose à quelqu'un. A quelqu'un ou à personne, comme quand on parle tout seul sans que ce soit forcément à soi-même. Adresser quoi ? l'éclat de son sourire. Tel est son paradoxe inaugural, qui est phénoménologique : le sourire s'identifie à son apparaître parce qu'en souriant ce n'est pas la *réalité* mais *l'éclat* d'un sourire qu'on adresse. Ou qu'on n'adresse pas. En ce sens et contrairement aux réalités du monde auxquelles on serait tenté de l'assimiler (dans le monde il y a toutes sortes de choses, et notamment des sourires) le sourire n'apparaît pas : il est *apparition*. Le sourire intérieur le montre déjà, comme celui du Bouddha qu'on ne représente pas en train de sourire comme on pourrait le représenter en train de faire autre chose, mais comme *laissant apparaître en lui* un sourire. Et c'est cela, que le Bouddha sourit : cette apparition du sourire qu'il laisse advenir à la visibilité moins comme sourire que comme apparition de sourire.

L'apparition du sourire en quoi consiste le sourire, quand on l'adresse à quelqu'un, elle donne à son tour lieu à *présentation intentionnelle et dédiée*, qui est un redoublement de visibilité. Car présenter c'est *faire voir*. Aussi sourire n'est-il pas un fait, ni intérieur ni extérieur : c'est un *événement*. On appelle « sourire » l'événement d'une visibilité qui ne soit pas celle de ce dont elle est pourtant la visibilité – notamment de la dentition dont le grand sourire est objectivement la découverte. Car sourire, c'est adresser visiblement une visibilité dont à la limite on ne puisse même pas dire qu'elle soit celle du sourire, *puisque le sourire est cette adresse même* (ou, dans le cas du sourire intérieur, ce qu'on pourrait nommer sa transposition).

Dire que sourire c'est non pas qu'un sourire ait lieu (fait) mais qu'un sourire apparaisse (événement), autrement dit qu'un sourire ne soit pas un sourire mais l'éclat éventuellement intentionnel d'un sourire, c'est *le distinguer de sa propre réalité qui est d'être un signe*.

Par ce terme on désigne quelque chose qui, pour quelqu'un, représente autre chose – par exemple ici la complicité, la tendresse ou toutes sortes d'autres intentions de bienveillance (dont les sourires neutres ou négatifs, par exemples de politesse ou de mépris, sont alors la représentation ou la dérision et par là même la vérification). La question du signe est par définition celle de la communication, qu'en l'occurrence on spécifiera comme non verbale. Sémiologie et anthropologie doivent alors être convoquées pour penser la spécificité de ce signe qui n'est ni un mot ni un geste, pour en démonter le mécanisme et en saisir la particularité (le système des si-

gnes, et donc la signification de chacun d'eux, n'est évidemment pas le même en France et au Japon, par exemple). A la réalité du sourire il appartient ainsi d'être culturellement porteur de sens : un sourire qui ne voudrait rien dire dans son contexte anthropologique n'en est à la limite pas un, sauf bien sûr à signifier le non sens (par exemple l'idiotie, pour un sourire figé et béat). Et parce qu'il appartient au sourire de signifier, on dira que sourire est, comme la parole, une manière de poser des significations pour soi, de les *instituer*. Comme les paroles, en effet, les sourires doivent être compris et / ou interprétés. De même qu'une phrase a un sens qu'on peut isoler, transposer, traduire, conserver et dont on fera éventuellement son affaire (que la neige soit blanche ? je souscris !) *un sourire pose et donc institue une signification que l'on peut ou pas conserver, puis éventuellement reprendre à son compte* (exemple, pour un sourire complice : que la narration de tel exploit par notre commensal soit une vantardise ? j'accorde que c'est au moins vraisemblable). Insistons : ainsi qu'il appartient à toute parole de le faire, le sourire donne à la réflexion la possibilité de poser pour elle-même la signification qu'il institue, et au sujet celle d'en faire ou non son affaire.

Or si sourire est évidemment communiquer, communiquer n'est pas sourire : il y a un *reste* du sourire par rapport à sa réalité de signe, un reste *qui est l'éclat par quoi il se distingue déjà de soi, et aussi l'adresse de cet éclat* (ou sa transposition). Ici, nous demandons : cet éclat et cette adresse, est-ce qu'ils ne constituent pas le sourire *lui-même* ? Est-ce que sourire, cela ne consiste pas à adresser à quelqu'un l'éclat de son sourire, quoi qu'il en soit *par ailleurs* de la communication dont une équivalence verbale est toujours envisageable ? Car si des paroles peuvent équivaloir à des sourires, en d'autres termes si ceux-ci sont *traduisibles* (et même intraduisibles comme il appartient à certaines paroles de l'être), alors il devrait être légitime de réduire la question du sourire à celle de la communication... or tout le monde voit que ce serait supprimer le propre du sourire *en le déniait*.

Dans la communication, en effet, le signe ne compte pas : on l'a toujours déjà oublié dans la recueil de la signification. Le signe a pour vérité d'être sa disparition dans le sens qui advient et dont il n'apparaît plus a posteriori que comme la condition. Mais un sourire ? on le garde, dans son cœur et parfois dans son âme – pour une minute, pour la journée... ou pour la vie. Un sourire, on le garde *quoi que par ailleurs il nous ait fait comprendre* ; de sorte que c'est bien dans ce qui excède son statut de signe, donc dans son éclat et l'adresse de cet éclat, qu'on l'éprouve et qu'on le réfléchit comme tel. Le paradoxe phénoménologique qui identifie le sourire *non pas à lui-même mais à l'adresse de son éclat* exclut l'oubli où le signe qui apparaît dans le monde se réalise en disparaissant : ce n'est pas l'ordre du monde, et encore moins celui de la signification, que l'éclat des choses en soit distingué et institué en offrande (ou en transposition) – surtout s'il s'agit de choses ayant déjà la visibilité pour propriété essentielle et par là déjà sorties du monde !

Qu'il y ait de la signification est un fait mais que l'adresse diffère le sourire de son éclat et fasse de celui-ci une offrande est un événement. Les faits *importent* plus ou moins parce qu'ils nous supposent déjà sujets, mais les événements *comp-tent* parce qu'ils sont à chaque fois *des sommations à être sujet* (par exemple la Révolution : qu'on advienne – ou pas – comme citoyen). Et ce qui compte, on ne l'oublie pas *parce que ne pas l'oublier est notre existence même*¹. Oublier les sourires qu'on nous adresse reviendrait donc à se perdre soi-même, peut-être à perdre son âme. De fait il y a des suicides qu'un simple sourire eût évités, peut-être aussi des damnations : des gens se sont perdus faute de sourire (s).

Le sourire est un signe et donc un élément d'institution de savoir, puisqu'il s'agit qu'on le comprenne et / ou qu'on l'interprète ; mais il n'est sourire qu'à ce que sa question soit celle du *reste* de cette institution de savoir : *qu'à ce que la question du sourire soit celle de ce qu'on méconnaîtrait en ne le considérant que comme un signe et donc en la rapportant à celle de savoir*. Insistons sur la nature *expressément* langagière du sourire, que d'ailleurs on pouvait déduire de ce que seuls des parlants sourient ; et refusons d'en séparer l'énigme qui est d'abord que la question ne soit pas là – *puisque ce n'est pas son sens* (communicable autrement) *qui fait le sourire mais son éclat et même le redoublement de cet éclat dans l'adresse*. Notre raison est simple : l'adresse qui distingue le sourire de lui-même *et par là le constitue* est une réalité *expresse* de communication². *C'est donc bien comme expressément langagier que le sourire n'a pas pour question d'être langagier*.

Dire que la question n'est pas là n'est donc pas dire qu'elle est ailleurs : ce n'est pas de *différence* qu'il s'agit, ainsi qu'il en irait si la réalité langagière du sourire était seulement apparente et si d'autres disciplines que la sémiologie et l'anthropologie devaient en assurer l'intelligence. Non : c'est de *distinction*, au sens où c'est forcément *dans sa réalité, en l'occurrence langagière*, que se trouve pour le sourire le principe de son irréductibilité à *lui-même* (le sourire, c'est l'éclat du sourire) *c'est-à-dire à sa nature de signe*. Qu'on se le demande : si c'est l'éclat du sourire qui fait le sourire, est-ce qu'on peut encore dire que le sourire *représente*, non plus dans sa *généralité* qui est d'être un signe mais dans sa *particularité* qui est d'être un sourire ? Oui, on le peut, *sauf que ça ne compte pas et que c'est par ça que le sourire est un sourire*. Distinction donc, et non pas différence : sa réalité est celle d'un signe mais la question du sourire est celle de son éclat, de la lumière (éventuellement intérieure) dont il est fait et que, quand on sourit à quelqu'un, on adresse (ou qu'on laisse transparaître).

Qu'est-ce alors que éclat qu'on adresse, *et qui était forcément l'éclat d'un sens institué* puisque sourire est une manière de communiquer et donc de faire sens, *mais que son adresse frappe d'intransitivité au point de le rendre à la fois désirable et aimable* (ce que ne saurait être un signe) ?

A cette question, il n'y a qu'une réponse possible, qu'il faut énoncer dans les trois temps que voici : 1) ce qui a été signifié, autrement dit ce qui est constitué par les signes, cela s'appelle la signification ; 2) la signification, quand elle est posée pour elle-même et conservée, elle brille désormais de sa propre visibilité puisqu'elle se tient au-delà des signes dont elle résulte et qui en *étaient* la présentation ; et 3) une signification, qui s'impose donc comme *apprésentée* en empruntant au signe une visibilité qu'il leur appartient de transférer, c'est quelque chose dont un *sujet fait son affaire de sujet* au-delà de son statut de locuteur.

C'est la vérité qu'on vient de définir là.

Qu'est-ce alors qu'un sourire ? Nous le savons maintenant : c'est l'offrande faite de la vérité, *par là même* distinguée du vrai. Dans le sourire, le vrai ne compte plus (ce serait ce qu'il signifie) alors qu'est en général *vrai* ce qui nous *cause* comme sujet, ce qui nous institue subjectivement – puisque c'est le même de dire qu'une chose est vraie et de dire qu'elle compte, et que compter c'est instituer. Eh bien dans le sourire, ce n'est plus le vrai qui compte, qui nous cause comme sujet, mais c'est la vérité *enfin visible* : visible d'une visibilité qui, dès lors, n'est visibilité de rien *parce qu'elle l'est de tout ce qui peut avoir été amené à être vrai*. Il est par exemple *visiblement* vrai que la neige n'est pas noire ou que Brutus n'était pas sur la planète Mars au moment de la mort de César, alors même que ces phrases ne peuvent correspondre à aucun état de choses d'aucune sorte (elles sont pur langage).

Le sourire, c'est que cette distinction qui libère la vérité du vrai consiste en une offrande. Ou une transposition. D'où sa réalité : sourire est une *joie* ; recevoir un sourire est un *bonheur* (sourire intérieur : identité pour soi de la joie et du bonheur autrement dit sérénité). *L'un d'une joie et d'un bonheur*, comme une feuille de papier est l'un d'un recto et d'un verso, cela désigne aussi bien la distinction de la vérité relativement au vrai, que le sourire.

Car la vérité cause nos paroles, puisqu'elle en naît (joie) et que toute parole est promesse de vérité (que la promesse soit tenue : bonheur). A la vérité il appartient donc de se distinguer manifestement en envers et en endroit, *et par conséquent aux parlants de sourire*.

¹ Qu'exister consiste à ne pas oublier ce qui compte, c'est la traduction – sans originalité puisque littérale – que nous donnons du grec *aléthéia* habituellement traduit par « vérité ».

² Les six fonctions du langage pointées par Jakobson se retrouvent dans le sourire.